

LES ARTS FLORISSANTS. HAENDEL (arias & Concerti Grossi) : les 14, 16, 19 mars 2026. Sandrine Piau / William Christie

Temps fort de la saison des [Arts Florissants](#) à Versailles, Bordeaux et Paris. William Christie dirige l'Orchestre des Arts Florissants dans un programme qui est particulièrement familier : Haendel, génie de l'opéra qui est pour les interprètes, un compositeur particulièrement inspirant. Le chef légendaire retrouve la soprano française Sandrine Piau dans un florilège musical alliant airs de bravoure et *Concerti Grossi*, passions lyriques et vertiges orchestraux...

Photo : William Christie © Vincent Pontet

La complicité artistique entre William Christie et Sandrine Piau s'est particulièrement manifestée chez Haendel. Véritable instrument vocal, le chant de la soprano s'est affirmé par son timbre clair et agile, sa musicalité subtile autant

qu'élégante : autant de qualités françaises qui éblouissent au service des opéras de Haendel. En témoigne ce programme prometteur : arias intenses et fervents, associés ici aux très italiens *Concerti Grossi*.

A Rome, Haendel s'imprègne des plus grandes musiques locales dont les partitions du génial Arcangelo Corelli. Le Saxon tout aussi virtuose et inspiré, compose ses propres Concerti Grossi, en sublimant le modèle romain : en découle l'expressivité noble et ciselée de ses Concerto Grossi (ici dirigés par **Emmanuel Resche-Caserta**, premier violon et assistant musical de William Christie). Fleurons de la sélection lyrique, deux héroïnes parmi les plus ardentes du répertoire haendélien : l'enchanteresse désenchantée Alcina, l'ambitieuse Agrippina, dévorée par ses démons intérieurs...

TOUTES LES INFOS sur le site des ARTS FLORISSANTS :
<https://www.arts-florissants.org/evenements/handel-piau>

Durée : 1h50 entracte inclus

Orchestre des Arts Florissants
William Christie, direction musicale

Emmanuel Resche-Caserta,
premier violon et direction des Concerti grossi

Sandrine Piau, soprano

VERSAILLES, BORDEAUX, PARIS
3 dates événements

**VERSAILLES, Château, Galerie des Glaces
samedi 14 mars 2026, 21h**

**Réservez vos places directement sur le site de
Château de Versailles Spectacles :**

<https://www.operaroyal-versailles.fr/en/event/s>



[andrine-piau/](#)

BORDEAUX, Auditorium



lundi 16 mars 2026, 20h

Réservez :

<https://www.opera-bordeaux.com/baroque-et-instruments-depoque-les-arts-florissants-74322#a-propos>

PARIS, Philharmonie



jeudi 19 mars 2026, 20h

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/concert-vocal/28393-georg-friedrich-haendel-sandrine-piau>

programme / déroulé

Sélection de Concerti Grossi et airs d'opéras de Haendel

Georg Friedrich Haendel (1685-1759)

Première partie : 40 minutes

La Resurrezione : Sonata

Lotario : « Scherza in mar la navicella » (Adelaide, acte I, scène 10).

Concerto grosso op.III n°5 en ré mineur : Sans indication – Allegro – Adagio – Allegro ma non troppo – Allegro.

Alcina : « Ah mio cor » (Alcina, acte II, scène 1).

Entracte

Deuxième partie : 40 minutes

Giulio Cesare in Egitto : « Che sento? Oh Dio / Se pietà di me non senti » (Cleopatra, acte II, scène 8).

Concerto grosso op.VI n°9 en la majeur : Andante –Allegro.

Agrippina : « Pensieri, voi mi tormentate » (Agrippina, acte II, scène 13).

Concerto grosso op.VI n°1 en sol majeur : A tempo giusto – Allegro – Adagio – Allegro – Allegro.

Scipione : « Scoglio d'immota fronte » (Berenice, acte II, scène 8)

<https://www.arts-florissants.org/evenements/handel-piau>

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 21 février 2026. TANEÏEV / TCHAIKOVSKI / MIASKOVSKI / SCHUMANN. Daniil TRIFONOV (piano)

C'est une évidence, ce soir les *Grands Interprètes* fêtent l'anniversaire de leurs 40 ans avec le plus extraordinaire pianiste du moment. Un Grand interprète en majesté. On ne pouvait rêver mieux avec Daniil Trifonov. Ce jeune artiste d'origine russe sait avec un art suprême proposer des concerts d'une intelligence rare. Nous avons ainsi été pris par la main pour un voyage musical bouleversant.

Car lorsque Daniil Trifonov met ses doigts sur le clavier, une véritable magie opère. Il n'est plus question de technique, d'instrument, de compositeur. Tout s'oublie pour vivre intensément une aventure musicale des plus riches. Tout est musique et fait oublier les contingences matérielles. La musique est pure et belle, victorieuse. Le *Prélude et Fugue* de **Sergueï Taneïev** est une œuvre courte, bien écrite et paraît d'une simplicité et d'une élégance rare sous les doigts magiques de Trifonov. Puis dans l'*Album d'enfants* de **P. I. Tchaïkovski**, c'est tout le monde de l'enfance, des jouets, des contes et légendes qui se révèle. En choisissant ces pièces courtes et sensées être faciles, Daniil Trifonov ose se passer

de toute virtuosité pour aller vers la quintessence de la musique. C'est d'une beauté confondante, d'une émotion délicate et d'une perfection formelle qui sert toujours la délicatesse des propos. Daniil Trifonov va jusqu'à orner la mélodie de la vieille chanson pour lui donner un caractère versaillais. Il joue avec la partition et avec son public qu'il a séduit jusqu'à présent sans aucun effet de virtuosité. La *Sonate* de **Nikolai Miaskovski** est plus dramatique et le toucher du pianiste se fait plus profond, les couleurs sont plus épaisses, les nuances plus creusées. Tout le jeu s'amplifie, les sentiments sont plus bouleversants. Lors de l'entracte chacun échange avec son voisin tant le jeu du pianiste a été extraordinaire.

Pour la deuxième partie du concert, **Daniil Trifonov** nous entraîne dans le monde si riche de **Robert Schumann** avec sa *Première Sonate*. Cette interprétation intense, engagée et comme surnaturelle, nous plonge dans l'univers de Schumann. La poésie pure, la joie comme la douleur nous submergent. Le jeune homme s'engage corps et âme dans cette extraordinaire sonate en fa dièse mineur. Dès les premières notes, le jeu intense et profond, le *tempo* engagé et un sentiment noble nous entraînent avec force. Le voyage est fulgurant. La beauté du jeu, les couleurs éclatantes, les nuances creusées, tout le jeu est au service des émotions si complexes mises par Schumann dans sa composition. L'âme du compositeur, celle de l'interprète et celles du public se rencontrent. Jamais personne n'avait entendu cette sonate aussi intensément interprétée dans un jeu si parfait. Le sens de la composition est magnifiquement expliqué. Trifonov allie une maîtrise technique parfaite à une intensité de jeu galvanisante. Il y a le ciel et l'enfer qui luttent, l'amour, la mort, la joie exubérante comme la douleur la plus tragique. Il est rare de vivre aussi intensément un moment musical si parfait ouvrant des émotions si extrêmes. Le programme d'une intelligence remarquable nous a pris par la main pour aller vers un romantisme absolu.

Ce concert est comme un cadeau, un moment de pure grâce qui abolit le temps et l'espace. Le public est si ravi qu'il exulte et obtient trois *bis* absolument bouleversants. Merci à Daniil Trifonov d'avoir répondu à l'invitation des *Grands Interprètes*. Jamais ces mots n'auront eu un sens si évident.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 21 février 2026. TANEÏEV / TCHAIKOVSKI / MIASKOVSKI / SCHUMANN. Daniil TRIFONOV (piano). Crédit photographique (c) Droits réservés

**CRITIQUE CD événement.
« Bezaubert » / Richard
Strauss, Oliver Gruhn :
Lieder. Diana Schnürpel,
Staffan Liljas, Symphoniker,
Sebastian Lang-Lessing (1 cd**

– sept 2024)

Dans ce cd événement, enregistré à Hambourg en 2024, le compositeur berlinois Oliver Gruhn confirme un tempérament exceptionnel pour l'écriture orchestrale, alliant puissance et subtilité onirique, ce dans une orchestration somptueuse et subtile, et porté par un sens indiscutable du drame intérieur. L'auditeur peut mesurer l'ampleur de son imaginaire (en cela parfaitement en phase avec la poésie d'Hermann Hesse, auteur mis en avant aux côtés de Richard Strauss) ; il peut tout autant se délecter de tels dons d'orchestrateur, inspiré par les textes poétiques dont chaque image et sentiment trouve dans la réalisation sonore, un étonnant prolongement musical. Un miroitement de couleurs et de timbres, d'accents et d'effets contrastés au diapason du visuel de couverture, bigarré, flamboyant, détail d'une composition peinte d'Oliver Gruhn lui-même (« *sommergarten* » / jardin d'été)...

L'apport du cd est double : il vient compléter les « derniers lieder de Richard Strauss » en proposant l'orchestration de 2 lieder « Nacht » et « Malven » ; il offre un premier aperçu sur les propres lieder du compositeur berlinois visiblement très inspiré par le modèle straussien...



Au total se sont 3 cycles de lieder composés par **Oliver Gruhn**, majoritairement associés aux textes de Hesse. Figurent aussi les vers de la poétesse Ricarda Huch entre autres)...

Deux sont pour soprano (« Sommerliebe » et le dernier « Brennendes Herz »).

Le 3^e cycle est pour baryton : soit le très spectaculaire « Der König ohne Land / Le roi sans royaume », corpus intégralement écrit par Hermann Hesse et certainement, l'ensemble le plus dramatiquement développé. Les 2 solistes requis sont d'un bout à l'autre étonnamment impliqués et nuancés, véritable diseurs, évidemment d'autant plus naturels qu'ils captent et maîtrisent toutes les nuances de la langue et donc de chaque texte poétique.

Le soprano de **Diana Schnürpel** déploie tout au long des mélodies un timbre charnu et clair, aux aigus rayonnants,

ciselant son intelligibilité avec style et élégance, aussi puissant que fin et précis, aussi souple qu'agile et expressif. Avec des couleurs de fait straussiennes, cuivrées et somptueuses sur l'ensemble du spectre vocal ; sa capacité à suggérer l'univers de la nuit, l'extase et l'ivresse d'un enchantement total se révèle dans les deux lieder de Strauss préalables : « Malven » et surtout le premier « Nacht » véritable révélation, que, dans la forme proposée ainsi, Oliver Gruhn a su admirablement complété puis orchestré.

Nacht et Malven

2 lieder de Strauss enfin restitués

Le lied est récemment restitué dans sa nouvelle parure orchestrale et s'enchâsse parfaitement dans la suite recomposée (proposée par Oliver Gruhn) réunissant les 7 derniers lieder de Richard Strauss, 7 pièces chronologiquement identifiées et qui, inspirées par la lyre enchanteresse et nostalgique d'Hermann Hesse, constitue un nouvel ensemble musicalement captivant.

La restitution symphonique révèle une connaissance très précise de l'orchestration de Strauss, déroulant dès son début un tapis instrumental somptueux (bois et cordes); privilégiant des harmonies sourdes et subtiles qui nourrissent constamment le flux orchestral en longues phrases voluptueuses et langoureuses. Le ton est celui d'une ample méditation, à la fois extatique et contemplative, qui finit grave et interrogative.

« Malven / Les Mauves » est tout aussi réussi et d'une grande richesse poétique : le lied récemment redécouvert après qu'il a été identifié, est bien le dernier jamais composé par Strauss, et que Oliver Gruhn restitue également dans sa propre version orchestrée ; l'hypersensibilité instrumentale favorise

un climat plus léger, convoquant l'air du sous-bois, un parfum oxygéné et pastoral.

L'écriture sait réussir de façon remarquable, en trouvant un point d'équilibre entre flamboyance voluptueuse straussienne et sobre mesure dans les choix de l'orchestration. Les deux lieder de Strauss doivent à présent être intégrés dans chaque concert affichant les derniers lieder de Strauss, et dans la succession des 7 à présent établis en cohérence par Oliver Gruhn (lire notre présentation annonce du cd « Bezaubert » : Richard Strauss / Oliver Gruhn.

Ce souci constant, qu'il s'agisse des lieder de Strauss complétés et orchestrés, ou de ses propres lieder, l'inspiration et la conception d'Oliver Gruhn convainquent de bout en bout.

La qualité musicale est constante et le souci d'éloquence textuelle égal, ce dès le premier lied du cycle « Sommerliebe » : « Höhe des Sommers » : l'opulence millimétrée de l'écriture orchestrale respecte chaque nuance du poème. Le climat d'enchantement y est préservé conférant à chaque lied un indiscutable souffle poétique et lyrique (sublime « Nächtlicher Regen », dont l'orchestration est l'une des plus ouvragées et subtile, fusionnant avec le texte entre ivresse, déclamation, gravité tragique, espérance éperdue...).

Lieder d'après Hermann Hesse

Notre préférence va évidemment au cycle d'essence théâtrale, inspiré de Hesse : « *Der König ohne land* / Le roi sans royaume » : la mise en musique égale les meilleurs compositeurs romantiques germaniques. La caractérisation musicale évite tout pathos clinquant, cherchant essentiellement à servir la puissance et le sens des mots. Ainsi la somptuosité du cor, souple et enivré dans « *August* »,

les climats wagnériens de « *Angst* », le plus développé des lieder du cycle. Oliver Gruhn y exploite toutes les ressources du vaste orchestre (il est vrai magnifiquement dirigé par le chef **Sebastian Lang-Lessing**), déployant sa puissance et la finesse de sa palette de timbres, dans des climats poétiques d'une profondeur saisissante (cuivres somptueux), entre renoncement et éclairs mahlériens et méditation straussienne (superbe finale en apothéose suspendue cor / harpe). Ce lied est un condensé de la maîtrise du compositeur contemporain. Même ivresse textuelle et orchestrale dans le climat de plénitude active dans le pénultième « *Dunkle Augen* », fusion très réussie entre la voix et l'orchestre (à ce titre le baryton **Staffan Liljas** se révèle fin, mesuré d'une subtilité égale aux instrumentistes de l'orchestre hambourgeois). On ne saurait disposer aujourd'hui d'un meilleur artisan orchestral sachant ainsi vivifier la texture chantante des poèmes d'Hermann Hesse. Eblouissante révélation. L'album « Bezaubert... » obtient le CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2026

CD



CRITIQUE CD, événement. « Bezaubert » / Ricgard Strauss, Oliver Gruhn : Lieder. Diana Schnürpel, Staffan Liljas, Symphoniker, Sebastian Lang-Lessing (1 cd – enregistré en sept 2024, Miralles Saal Hamburg) – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2026

LIRE aussi notre **présentation annonce** du cd « Bezaubert » / **Oliver Gruhn** :
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-bezaubert-les-7-derniers-lieder-de-richard-strauss-hommage-pour-le-150eme-anniversaire-de-la-naissance-de-hermann-hesse-diana-schnurpel-soprano-st/>

Le compositeur Berlinois Oliver Gruhn questionne le dernier cycle orchestral et vocal de Richard Strauss (« Vier letzte Lieder »), un corpus envoûtant et crépusculaire bâti, pour les 3 premiers lieder, à partir des poèmes de Hermann Hesse (« Frühling / Printemps », « September / Septembre », « Beim Schlafengehen / L'heure du sommeil ». En réalité un montage fabriqué de toute pièce par l'éditeur Eugen Roth. On sait à présent que les « 4 derniers lieder » ne sont pas 4 mais 5, depuis la redécouverte tardive du véritable dernier lied composé par Strauss en 1948, soit 1 an avant la mort de l'auteur en 1949 à 85 ans : « Malven » / Les Mauves.



entretien

ENTRETIEN **avec** **OLIVER** **GRUHN** **:**
<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-oliver-gruhn-a-propos-de-version-des-7-derniers-lieder-de-richard-strauss/>



Le compositeur Berlinois Oliver GRUHN propose une nouvelle version des « derniers Lieder » de Richard Strauss ; si l'on savait qu'ils n'étaient en rien 4, mais... 5 (depuis la révélation du dernier Lied avéré « Malven », tenu secret jusque là par sa dédicataire, la cantratrice Maria Jeritza), Oliver Gruhn va plus loin encore ; après une enquête musicologique

minutieuse, se précisent en réalité... 7 Lieder que Richard Strauss conçoit dans la dernière période créatrice, et qui approfondissent encore sa découverte des poèmes d'Hermann Hesse. Il revient au compositeur contemporain d'avoir ainsi rétabli pour certains dans une parure orchestrale complétée (« Nacht »), une nouvelle succession lyrique et orchestrale qui renouvelle totalement notre connaissance du dernier Strauss. Le résultat se dévoile dans son récent cd intitulé « BEZAUBERT », en une totalité renouvelée, dont la cohérence poétique et musicale convainc absolument. Explications...

OLIVER GRUHN

bio

Né à Berlin, Oliver Gruhn a d'abord joué de la trompette et étudié le trombone et la composition à l'Académie de musique Hanns Eisler. Il est tromboniste principal de la Norddeutsche Philharmonie Rostock depuis 2007.

Son œuvre de composition va des premières pièces pour trombone et compositions pour le BigBand de la HfM Berlin à la musique de chambre et aux grandes pièces symphoniques, à la musique de film et aux œuvres sous l'influence du jazz; il s'est également particulièrement illustré à l'opéra et dans le genre flamboyant des lieder avec orchestre.

□

En 2022, il remporte le Concours international de musique mondiale avec la meilleure note attribuée pour sa mélodie orchestrale « Schmetterlinge im Spätsommer ».

En 2023, il décroche le Prix platine au Concours international de musique canadienne pour « Schmetterlinge im Spätsommer » et la même distinction pour l'orchestration et la production du lied « Malven » de Richard Strauss.

La même année (2023), Oliver Gruhn remporte l'or au concours international de musique Euro Elite avec 2 lieder orchestraux. Lors de la 7ème édition du Concours de musique du Québec 2023, il remporte le concours dans la catégorie composition avec un « Absolute Platinum Award » pour « Nächtllicher Regen ».

VISITEZ le site du compositeur OLIVER GRUHN :

<https://www.olivergruhn.de/>

english

Born in Berlin, first played the trumpet and studied trombone and composition at the Hanns Eisler Music Academy.

Since 1988 he has been the deputy principal trombonist of the Norddeutsche Philharmonie Rostock, and its principal trombonist since 2007.

His compositional work ranges from first pieces for trombone and compositions for the BigBand of the HfM Berlin to chamber music and large-scale symphonic pieces, film music and works under the influence of jazz to opera and orchestral songs.



Amazon: <https://www.amazon.de/dp/B0FSQ83VLJ>

Spotify:

<https://open.spotify.com/intl-de/album/4W8D0973ajl4g0qdRr7g8N>

iTunes/Apple-Musik:

<https://music.apple.com/de/album/bezaubert-orchesterlieder-von-richard-strauss-und-oliver/1840130517>

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Théâtre de l'Athénée, le 22
février 2026. Fernando
FISZBEIN : « L'Homme qui
aimait les chiens ». Jacques
Osinski / Jean Deroyer**

A l'origine est l'engagement politique et le sens que chacun peut lui donner ; dans quelle histoire s'inscrit-il, pour quoi faire et pour quel résultat ? Telle est, au fond, la lecture que l'on peut faire de l'ouvrage de l'écrivain cubain Leonardo Padura : « *L'Homme qui aimait les chiens* », paru en 2009. C'est le récit, pas à pas, des chemins parallèles empruntés par deux hommes, qui les destinent à une inexorable et fatale rencontre, en ce 20 août 1940, à Coyoacan, non loin de Mexico.

D'un côté, Léon Trotski, qui, de son exil forcé par Staline, va, de loin en loin, fuir les séides du maître de Moscou, jusqu'à trouver refuge au Mexique ; de l'autre, Ramon Mercader, combattant républicain dans la guerre civile

espagnole qui va, sur ordre et après moult détours, rejoindre et assassiner le paria. Tous deux non exempts de tourments, de questions, mais mus chacun d'eux par la foi en la révolution et la certitude de leur engagement. Telle est en substance le récit de Leonardo Padura qui a passionné la comédienne et cinéaste **Agnès Jaoui** qui en a fait un livret, et qui a suggéré au compositeur argentin **Fernando Fiszbein** d'en faire un opéra.

L'argument développé par Agnès Jaoui restitue fidèlement certaines séquences majeures du roman de Padura, les dialogues et les textes chantés étant pour la plupart la reproduction du texte originel. Le metteur en scène **Jacques Osinski** affirme qu'avec l'**Ensemble Court-Circuit** et le vidéaste **Yann Chapotel**, ils ont cherché à réaliser « *une nouvelle forme d'opéra qui ne serait plus un opéra mais quelque chose d'autre (...)* ». De fait, il nous est donné de voir, non pas un opéra, mais une sorte de théâtre musical, dans lequel les projections de photos et de vidéos d'actualités sont en nombre, et où, également, les citations, les projections du texte du livre jalonnent le drame de bout en bout. Huit personnages -dont quatre principaux- sont les acteurs de cette tragédie: les deux héros Trotski et Ramon Mercader, la mère de ce dernier Caridad – et Kotov, l'homme de l'ombre des services soviétiques, l'officier traitant de Mercader.

La musique du compositeur **Fernando Fiszbein** nous a paru bien en retrait au regard de cette épopée tragique : des cadences ininterrompues... qui rappellent confusément le *tango* et des musiques traditionnelles. Le tout dans une sorte d'*ostinato* répété à l'infini, de manière quasi obsessionnelle, duquel ressortent, parfois, un accordéon, une clarinette, un saxophone, quelques percussions. Quant aux voix, outre le *parlé-chanté* de rigueur, quelques esquisses de chant se distinguent, par moments, de cette monotonie musicale et se risquent à quelques émouvants phrasés.

Les acteurs-chanteurs de l'ouvrage sont tous à louer pour leur engagement scénique et vocal : en particulier le ténor **Pierre-**

Emmanuel Roubet qui incarne Trotski dont le timbre et la ligne de chant font merveille, mais aussi le baryton **Vincent Vantyghem** dans le rôle complexe de l'espion Kotov. Il est vrai que les deux rôles concentrent à eux seuls les parties vocales les plus intéressantes. Le baryton-basse **Olivier Gourdy**, dans le rôle de Ramon Mercader, restitue bien la fragilité – y compris vocale – de son personnage. Les rôles féminins ne sont pas en reste. Qu'il s'agisse de la mère manipulatrice de Ramon, Caridad, interprétée avec *brio* par la soprano **Léa Trommenschlager**, le bel alto de **Camille Merckx** qui a la douceur et l'inquiétude de Natalia Sedova, la femme de Trotski et, enfin, la soprano **Juliette Allen** qui endosse avec une grande réussite les habits de Sylvia Ageloff, celle grâce à qui Ramon Mercader a pu entrer dans le cercle des trotskistes et approcher ainsi sa victime.

L'**Ensemble Court-Circuit** et ses sept instrumentistes « se démènent » avec beaucoup de talent, dans une partition dont ils s'efforcent de donner le meilleur. A l'image de leur chef **Jean Deroyer** qui est à la manœuvre et qui assure avec une grande et efficace énergie la cohésion de l'ensemble.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 22 février 2026. Fernando FISZBEIN : « L'Homme qui aimait les chiens ». Jacques Osinski / Jean Deroyer. Crédit photographique (c) Pierre Grosbois

LA SEINE MUSICALE (92).

Gustav MAHLER : Symphonie n°9, ven 13 mars 2026

Éric-Emmanuel SCHMITT, Orchestre national d'Île-de-France, Case Scaglione (direction)

Éric-Emmanuel Schmitt poursuit et partage sa passion de la musique, indispensable à la vie, et plus particulièrement à sa vie d'écrivain si inspiré par la musique des mots. Pour lui, l'immédiateté des émotions qu'elle crée et sa capacité à nous transporter vers un ailleurs font de la musique un art au-dessus de tous les autres.

Admirateur bouleversé par le parcours tragique du compositeur **Gustav Mahler**, l'écrivain évoque sa vie et sa musique, invitant à une écoute renouvelée de son ultime chef-d'œuvre, sa **Symphonie n°9 (1909 – 1912)**, cheminement personnel et spirituel, douloureux et éprouvant, finalement transfigurée par la joie.

Poignant adieu à la vie, la 9ème et ultime symphonie de Mahler

s'ouvre et se referme par un mouvement lent. Née de l'ombre, se résolvant dans l'ombre... De caractère d'abord tendre et nostalgique, un cri de désespoir ne tarde pas à s'élever de l'orchestre, les cuivres déchirant les sonorités enivrées des cordes.

LA SEINE MUSICALE (92)
Gustav MAHLER : Symphonie n°9,
ven 13 mars 2026, 20h30
Orchestre national d'Île-de-France / Éric-
Émanuel SCHMITT



Mahler, Symphonie n° 9 – Éric-Emmanuel Schmitt – Orchestre national d'Île-de-France

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de la SEINE MUSICALE :

<https://www.laseinemusicale.com/spectacles-concerts/mahler-symphonie-n-9-eric-emmanuel-schmitt-orchestre-national-ile-de-france/>

Distribution

Éric-Emmanuel Schmitt, texte et lecture
Orchestre national d'Île-de-France / □Case Scaglione,
direction

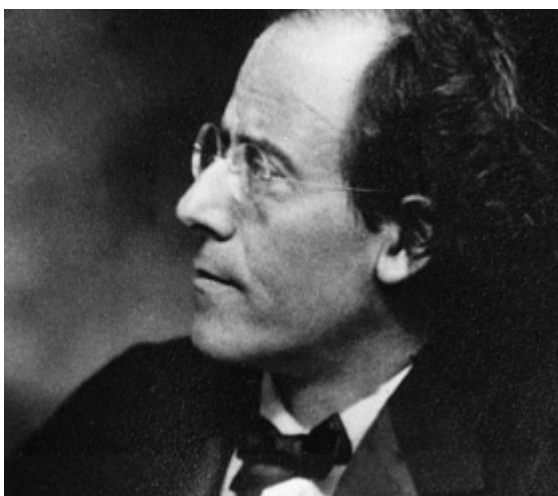
Art du contraste maîtrisé, continuum exalté par la tension entre pulsion de vie et de mort, entre anéantissement et

espérance, le langage mahlérien concentre toutes les situations et les sentiments d'une vie terrestre : ainsi ce mélange désormais emblématique entre populaire (la danse villageoise du deuxième mouvement) et savant, tragique et ironique (la marche funèbre grinçante du troisième mouvement), l'alternance entre orchestre spectaculaire et colossal, et prière chambriste, de caractère pastoral, propres à exposer tous les pupitres.

Cette écriture en épisodes est un ravissement permanent dont l'Orchestre national d'Île-de-France fera entendre toute la palette de couleurs et de nuances.

Le dernier mouvement, parcouru de silences et des réminiscences du premier mouvement, dans une respiration collective s'accomplit dans d'ultimes sonorités lumineuses.

approfondir



Symphonie n°9 de Mahler... Composée à l'été 1909 à Toblach, la Symphonie n°9 ne fut créée que le 26 juin 1912, par Bruno Walter à Vienne, soit presque un an après la disparition du compositeur. L'oeuvre, d'une architecture complexe et inédite, compte 4 mouvements : deux mouvements lents (Andante comodo et Adagio),

encadrent deux mouvements vifs, « Laendler » et Rondo Burleske). Chacun sont développés dans une tonalité

spécifique.

Prolongement ou non de son Chant de la Terre, qui la précède, (partition composée à l'été 1908) la Symphonie n°9 expérimente de nouvelles possibilités, basculant entre l'ultime sérénité et l'adieu plus difficile à la Terre. Alban Berg, ardent défenseur des symphonies mahlériennes, admire en particulier l'enchantement du premier mouvement, pourtant parcouru de signes annonciateurs de l'inéluctable mort...

C'est peut-être avec la symphonie n°7, -notre préférée-, que Mahler, dans la Neuvième, et tout aussi clairement, exprime sa lucidité pleine et entière, à la fois ressentiment et exaspération, mais aussi espérance et tendresse. Le musicien illustre les vertiges d'une conscience épanouie qui ose voir l'horrible et hideuse mort ; comme dans une distanciation apaisée, il contemple sa propre finitude, en maîtrisant désormais ses passions ; l'homme s'y remémore les épisodes d'une vie faite de remords cyniques et d'élans irrésistibles, tous étirés dans leur immensité suspendues. Le cadre classique implose, entièrement soumis aux distorsions convulsives ou aériennes de la psyché.

Orchestrateur sensitif et visionnaire, Mahler explore toutes les palettes de timbres et de couleurs de l'orchestre, où chaque instrument devient voix de l'âme.

AUDITORIUM ORCHESTRE NATIONAL

DE LYON. les 5 et 7 mars 2026. Tchaïkovsky (concerto pour piano n°1), Bartok... Marie-Ange Nguci (piano) / Dinis Sousa (direction)

La pianiste française Marie-Ange Nguci poursuit son cheminement étincelant : en complicité avec l'Orchestre national de Lyon, la soliste joue tout d'abord un monument du répertoire pianistique : le Concerto pour piano n°1 de Tchaïkovsky ; puis l'Orchestre réalise le Concerto pour Orchestre de Bela Bartok. Deux pièces ambitieuses réalisées sous la conduite de Dinis Sousa, jeune chef portugais basé à Londres.

Le Premier Concerto pour piano compte parmi les œuvres les plus populaires de Tchaïkovski, au point d'avoir éclipsé ses deux concertos suivants. Quel est son charme ? une équation miraculeuse qui unit fougue et mélancolie, déferlements suaves et chants solitaires, raffinements savants et mélodies populaires.

Autant d'éléments habilement combinés qui s'appliquent aussi au **Concerto pour orchestre de Bartók**. A la fois voyage intérieur (aux reflets autobiographiques, composé dans la maladie et l'exil américain), mais aussi conquête orchestrale audacieuse dans laquelle le compositeur hongrois insère les musiques populaires d'Europe centrale collectées et étudiées avec passion,... l'ouvrage complexe et accessible, trouble et ambivalent exprime une inquiétude sourde et continue comme un humour subtile, une énergie conquérante comme en témoigne précisément le finale, somptueuse arche gorgée de vie et de promesses.

Programme « *CONCERTOS !* »
Auditorium Orchestre national de Lyon
Grande Salle

Jeu. 5 mars 2026 à 20h
Sam. 7 mars 2026 à 18h



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Auditorium
Orchestre national de Lyon :
<https://www.auditorium-lyon.com/fr/saison-2025-26/symphonique/concertos>

1h30 + entracte (20 min).

présentation saison 2025 – 2026

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison 2025 – 2026 de l'Auditorium Orchestre national de Lyon, temps forts, cycles thématiques et festivals, artistes invités, programmes coups de cœur :

<https://www.classiquenews.com/auditorium-orchestre-national-de-lyon-saison-2025-2026-nikolaj-szeps-znaider-daniil-trifonov-leif-ove-andnes-isabelle-faust-bruce-liu/>

A l'affiche de cette nouvelle saison 2025 – 2026, une déclaration simple, lisible, généreuse : faire de l'Auditorium – où l'Orchestre national de Lyon a sa résidence, – « *un remarquable instrument d'émotions et de partage* » pour vivre la musique avec tous. Et toujours à Lyon, jamais la diversité et l'ouverture n'ont sacrifié l'excellence artistique.

L'institution actuelle a tous les arguments (et les équipements) pour réussir, convaincre, éblouir : il associe aujourd'hui l'Auditorium, vaste salle de plus de 2000 places (avec son grand orgue de concert Cavaillé-Coll de 1878) qui a fêté ses 50 ans, et un orchestre justement célébré, plus que centenaire, de 104 musiciens permanents.

[AUDITORIUM ORCHESTRE NATIONAL DE LYON, saison 2025 – 2026. Nikolaj Szeps-Znaider, Daniil Trifonov, Leif Ove Andnes, Isabelle Faust, Bruce Liu...](#)

**CRITIQUE CD événement. ELGAR
: the Dream of Gerontius.
Huddersfield Choral Society,
Orchestra of Opera North,
RNCM CHAMBER CHOIR, Martyn
Brabbins, direction (2 cd
Hyperion)**

Dès l'ouverture, ample mouvement
introductif de plus de 9mn, le chef
Martyn Brabbins inscrit la partition dans
une tension continue alliant dépression
tragique et langueur inquiète. Il suit
les aléas anxiogènes du livret de John
Henry Newmann écrit en 1865 et qui
témoigne de la foi de l'écrivain,
converti de l'anglicanisme au
catholicisme. Ainsi s'annonce la quête
d'une âme inquiète, qui aux portes de la
mort et du grand saut, espère, implore
pour l'obtention du salut...

Tandis que les cordes de l'**Orchestra of OPERA NORTH** (Leeds, GB) veillent à la souplesse expressive, agent d'une évidente élégance, les solistes et surtout l'excellent chœur requis, inscrivent la réalisation de l'oratorio à l'opéra.

Le dénuement de Gerontius, âme solitaire se confrontant à sa propre finitude, a des accents (pleinement assumés) wagnériens, au point qu'à travers le long lamento de Gerontius, se profile la souffrance métaphysique de Tristan.

L'assise des deux chœurs sollicités (**Huddersfield Choral Society et le RNCM Chamber**) Choir réalise l'activité spécifique qu'Elgar réserve à la masse chorale ; accompagnant comme une énergie thuriféraire le héros éprouvé dans son ultime périple terrestre. Force continument active, et grâce à l'engagement des choristes requis, véritable personnage à part entière, ils confère et le souffle épique comme l'ampleur émotionnelle... Démon accusateurs, anges compatissants, enfin âmes du Purgatoire, les voix collectives apportent dans leur caractérisation contrastée, tous les ressorts d'une action opératique. Toute la réussite réside dans une réalisation proche du texte et des situations, qui sait s'impliquer sans enflures ni pathos.

CD 1 – A la suite de l'ample prélude – aux accents parsifaliens, le ténor **David Butt Philip** exprime toutes les interrogations d'un Gerontius exténué, au crépuscule d'une vie forcenée, éreintante et qui trouve l'illusion d'une sérénité retrouvée en invoquant Jésus et Marie (page 5 : inquiétude et agitation d'un agonisant profond insatisfait : « Sanctus fortis, Sanctus Deus. »)...

Pendant l'interpellation du baryton **Roland Wood** (le Prêtre-précisément, page 7 : « Profiscere... »), l'orchestre et le chœur expriment le sentiment de compassion fraternelle qui permet au mourant de garder confiance et poursuivre son cheminement. Toute la partition accomplit cette élévation, du terrestre au céleste, dans un acte de transformation spirituelle de la conscience.

CD2 – L'Ange de **Karen Cargill**, voix puissante (et parfois trop vibrée) ne manque pas d'épaisseur ni de cette volonté qui guide l'âme vers l'issue de sa quête. Après le spectaculaire (et très dramatique) chœur des démons (plage 6 : « Low-born clods of brute eath... »), l'Ange et l'Âme renforcent leur duo dans une séquence plus apaisée (plage 7), à laquelle répond et participe le chœur accueillant et réconfortant des femmes (anges bénéfiques : « The was a mortal ») au caractère d'effusion faurénne...

Toute la seconde partie réalise ce passage du terrestre au spirituel, jalonnant la partition orchestrale et chorale, de plusieurs points

Les interprètes édifient peu à peu cette élévation annoncée – grâce à l'ange thuriféraire auquel se joint l'Ange de l'Agonie (le même Roland Wood, plage 12 : « Jesus ! By that shuddering dread... »), avant qu'au seuil de délivrance, se précise le geste miséricordieux, aimant, précisément enveloppant de l'Ange (14 : « Soflty and gently, dearly-ransomed soul / In my most loving arms I now enfold thee... / Doucement, tendrement, âme chèrement rachetée / Dans mes bras les plus aimants, je t'enveloppe maintenant... », diffuse consolation et acceptation.

Le geste du chef, fédérateur et dramatique, la justesse des deux chœurs, – d'un engagement superlatif pour chaque caractérisation, expriment idéalement le cadre hors normes de l'oratorio d'Elgar qui appelait « cantate sacrée » sa partition. Il faut trouver un point d'équilibre entre les séquences intimistes, – monologue initial de Gerontius, intervention de l'Ange, duo suspendu entre les deux, et les masses spectaculaires des grands tableaux collectifs (la nuées agressives des démons accusateurs). La présente lecture d'Opera North réussit cette alliance expressive et poétique, éclairant la direction générale de cette ample scène opératique, des ténèbres intranquilles à la sérénité lumineuse, extatique de la fin.

**CRITIQUE CD événement – SIR EDWARD ELGAR (1857–1934) : The
Dream of Gerontius, opus 38 – words by Cardinal John Henry
Newman (1801–1890)**

Gerontius : DAVID BUTT PHILIP, ténor

Angel : KAREN CARGILL, soprano

Priest & Angel of the Agony : ROLAND WOOD, baryton

HUDDERSFIELD CHORAL SOCIETY

ORCHESTRA OF OPERA NORTH

RNCM CHAMBER CHOIR

Martyn Brabbins (direction)

2 cd Hyperion CDA68461/2

**LIRE aussi notre présentation / annonce du cd ELGAR : the
Dream of Gerontius. Huddersfield Choral Society, Orchestra of
Opera North, RNCM CHAMBER CHOIR, Martyn Brabbins, direction (2
cd Hyperion) :**

**[https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-elgar-the-d
ream-of-gerontius-huddersfield-choral-society-orchestra-of-
opera-north-rncm-chamber-choir-martyn-brabbins-direction-2-cd-
hyperion/](https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-elgar-the-dream-of-gerontius-huddersfield-choral-society-orchestra-of-opera-north-rncm-chamber-choir-martyn-brabbins-direction-2-cd-hyperion/)**

**[*CD événement, annonce. ELGAR : the Dream of Gerontius.
Huddersfield Choral Society, Orchestra of Opera North, RNCM
CHAMBER CHOIR, Martyn Brabbins, direction \(2 cd Hyperion\)*](#)**

CHÂTEAU DE VERSAILLES. FRANCO FAGIOLI, récital, lundi 23 mars 2026. VELUTTI, le dernier castrat.

Giovanni Battista Velluti, né en 1780, fut le dernier héritier des grands castrats italiens. Voix exceptionnelle, puissante et agile, maîtrise vocale impressionnante lui ont ouvert les portes des plus prestigieux opéras d'Europe. Sa facilité dans les ornements vocaux très complexes influence le style d'interprétation vocale du XIXe siècle. Franco Fagioli souhaite ressusciter aussi l'étonnante théâtralité de Velluti ; le contre-ténor contemporain exprime l'étendue du génie de Velutti, interprétant ses plus célèbres rôles,

**accompagné par l'Orchestre de l'Opéra
Royal du Château de Versailles (sous la
direction de l'énergique et nerveux
Stefan Plewniak). Une soirée de
virtuosité et de haute sensibilité,
incontournable.**

Photo © Klara Beck

Quel était l'art de l'illustre Giovanni Battista Velluti, le dernier grand castrat de l'opéra ? Le disque enregistré par Franco Fagioli explore un répertoire rare défendu en son temps par un prodige du chant. Après avoir célébrer en 2013, l'art vocal du castrat Caffarelli, star des années 1730-1750 (interprète majeur de Haendel), Franco Fagioli se tourne cette fois « *vers un interprète dont l'apogée se situe entre 1805 et 1825, une période où les castrats étaient déjà en déclin. Gluck et Mozart leur préféraient les ténors, et Velluti apparaît comme le survivant d'une tradition sur le point de disparaître. Originaire des Marches, formé dans une région qui a donné naissance à d'illustres chanteurs (Carestini, Pacchierotti), il entame sa carrière à 17 ans, après une légende tenace – et peut-être fondée – selon laquelle sa castration aurait été accidentelle, détournant une destinée militaire vers les planches lyriques* » (critique du cd Velluti par Franco Fagioli par Emmanuel Andrieu).

lundi 23 mars 2026, 19h30
FRANCO FAGIOLI : VELLUTI le dernier
castrat
Château de Versailles, Salon
d'Hercule



Orchestre de l'Opéra Royal
Stefan Plewniak, violon et direction

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra Royal
de Versailles :

FRANCO FAGIOLI : VELLUTI LE DERNIER CASTRAT – Opéra Royal
<https://www.operaroyal-versailles.fr/event/franco-fagioli-velluti-le-dernier-castrat/>

approfondir

LIRE aussi notre critique du cd événement. **Franco FAGIOLI : « The last Castrato : Arias for Velluti »** [1 cd CVS Château de Versailles Spectacles, mars 2025] par Emmanuel Andrieu :

L'album met en lumière des airs emblématiques de la carrière de Velluti, interprétés avec une maîtrise vocale époustouflante par Fagioli. Trois extraits de Giuseppe Nicolini, compositeur alors célèbre mais aujourd'hui oublié, illustrent en particulier la richesse de ce répertoire. Dans « Vederla dolente » (Balduino duca di Spoleto), Fagioli joue avec subtilité des contrastes entre voix de tête aérienne et registre de poitrine profond, tout en respectant le paradoxe d'un tempo vif pour exprimer la douleur – une signature de Velluti. « Ah se mi lasci o cara » (Troiano in Dacia),

dialogue entre la voix et la clarinette, révèle une tessiture plus mezzo-soprano, rappelant les rôles mozartiens ou rossiniens où Fagioli excelle. La pièce maîtresse de l'album est sans conteste la grande scène « Ecco o numi compiuto... Ah quando cesserà... Lo sdegno io non pavento », extraite de Carlo Magno (1813). Sa structure audacieuse, échappe au schéma récitatif-aria traditionnel. Après une introduction orchestrale marquée par le basson, Fagioli déploie une palette émotionnelle remarquable : pathétique dans les récitatifs, délicat dans la prière, héroïque dans le rondo final. Les prouesses techniques – sauts d'octaves, vocalises vertigineuses – ...

CRITIQUE CD événement. Franco FAGIOLI : « The last Castrato : Arias for Velluti » [1 cd CVS Château de Versailles Spectacles, mars 2025] | ClassiqueNews
<https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-franco-fagioli-the-last-castrato-arias-for-velluti-1-cd-cvs-chateau-de-versailles-spectacles-mars-2025/>

CRITIQUE CD événement. Franco FAGIOLI : « The last Castrato : Arias for Velluti » [1 cd CVS Château de Versailles Spectacles, mars 2025]

CRITIQUE CD événement. Elsa BARRAINE (1910 – 1999) : le

Fleuve rouge (1947), Symphonies n°1 (1931) et n°2 (1938)... Orchestre National de France, Cristian Macelaru (1 cd Warner classics 2024)

Fille de musiciens (son père est violoncelliste à l'Opéra de Paris et sa mère, pianiste), élève de Paul Dukas, Prix de Rome à 19 ans (1929), Elsa Barraine est l'une des compositrices majeures dont l'œuvre orchestrale renaît avec entrain, grâce à l'initiative de [producteurs avisés](#) ; grâce au disque dont cet enregistrement superlatif de l'Orchestre National sous la direction de son directeur musical Cristian Macelaru.



L'énergie et l'articulation emblématique de la baguette de ce dernier, éclaire l'écriture de Barraine avec un éclat évident ; preuve que s'il en manquait à présent, nous tenons là une compositrice attachante, un vrai tempérament symphonique qui sait trouver à l'époque de Chostakovitch et de Prokofiev, de Debussy et de Dukas, sa

propre voie.

L'étendue de son imagination, la maîtrise de son langage orchestral débordent en réalité dans chaque partition ; en particulier dans les 2 symphonies. Les mouvements sont courts, intenses ; ils manifestent une tentation maîtrisée pour l'écriture dramatique et contrastée.

La Symphonie n°1 est un envoi de Rome (achevée à Venise en 1931), créé par l'Orchestre Colonne et Paul Paray en 1937 : adepte d'une conception souvent foisonnante, Barraine, dès le premier mouvement de la Symphonie n°1, enchaîne les atmosphères lentes et grimaçantes, doublé introductif avant la fureur impérieuse de l'Allegro. Ce que saisit avec fougue et détails aussi, les instrumentistes du National de France et leur chef ; l'épisode central, le plus intéressant à notre avis, étire une pause évanescence et mystérieuse ; elle cultive aussi la même richesse expressive que le mouvement précédent, avec citation beethovénienne pleinement assumée : la saillie du lied Adélaïde, « tourné en ridicule » selon les mots d'Elsa Barraine. Le climat crépusculaire, d'un enchantement peu à peu brucknérien de ce 2^e mouvement (« adagio – vivace ») est remarquablement compris par les interprètes, exprimant dans cet épisode développé de plus de 10 mn, le mystère et la pudeur suspendue. Volubiles et précis, orchestre et chef redoublent d'énergie expressive, dans le Finale joyeux, dont le flux dansant et léger est la marque de

tous les finales de la compositrice (on en retrouve le caractère et la motricité dans la conclusion de la Symphonie n°2).

Plus rythmique encore voire martiale, justement la **2^e Symphonie** (commande de l'Etat en 1938) se fait miroir des tensions géopolitiques en Europe. Témoin du nazisme, la compositrice, construit son arche orchestrale en 3 mouvements concentrés; elle l'inscrit dans le climat d'inquiétude et d'angoisse comme le titre l'indique « Voïna » (guerre en russe). Une tension continue porte tout l'édifice (rappelant d'ailleurs les scintillements électriques du 7^e épisode de la Suite « Song-Koï / Le Fleuve rouge » : à la fois souple et fluide, furieux et voluptueux. Quand sont signés les accords de Munich, livrant les Sudètes à l'appétit de l'ogre hitlérien, Elsa Barraine compose un triptyque éloquent, comme foudroyé, – emblème de sa conscience et de son discernement sur son époque. La 2^e en est le terreau révélateur, maîtrisant l'équation du jeu parodique (à l'égal de Chostakovtich déjà cité : en particulier dans le climat trouble, ambivalent du Finale; à ce titre même la marche funèbre , « lento », est jalonnée d'éclairs plus mordants). S'enchaînent selon ses écrits, les thèmes des 3 mouvements ainsi : la guerre, la mort et le deuil, le retour à la vie... Orchestre et chef abordent avec fougue et nuances, l'éclat martial du I ; la profonde langueur du II ; le brio chorégraphique du III. Après la guerre, l'œuvre est jouée à Londres en 1946, par l'Orchestre de la BBC sous la baguette de Manuel Rosenthal, ardent défenseur de son œuvre.

Âme engagée et d'un courage exceptionnel, Elsa Barraine rejoint le PCF, et son antenne de la Résistance, créant le Front national des musiciens avec Louis Durey et Roger Désormière : tous entendent dénoncer dans un journal clandestin, la propagande culturelle nazie.

Ce caractère militant, doué pour les ambiances nerveuses et profondes, mystérieuses, ancrées dans les ténèbres, s'entend

aussi dans les 8 épisodes du « **Fleuve rouge** » créé en 1947 par Rosenthal : autre révélation de ce programme. Les interprètes en expriment toute la charge expressive et la verve narrative, dense, dramatique, exigeant de tous les pupitres un engagement sans réserve ; mais dans l'esprit d'une clarté continue défendue par le chef visiblement très inspiré par l'écriture de Barraine. Décrivant chaque péripétie du fleuve rouge depuis sa source (chinoise) jusqu'à son embouchure (à Hanoï, Viet-Nam) ; en poétesse orchestrale, douée pour de superbes climats tendus et suggestifs, qui savent aussi étendre et densifier la texture du mystère, Barraine rend aussi hommage au communisme (la couleur rouge) comme aux indépendantistes du Viet-Minh, qui dès 1945, se dressent contre les coloniaux indochinois. La somptuosité de l'orchestration intègre parfaitement outre une



évidente expressivité, sa fascination intime pour l'Orient, pour sa spiritualité inspirante, transmise par son maître Dukas. D'ailleurs, l'idée d'un cheminement souterrain, d'ordre mystique, de la mort à la renaissance, se déploie en parallèle le long du fleuve évoqué. Double lecture que saisit parfaitement le chef, insufflant au cycle entier, une épaisseur

onirique qui dépasse son strict prétexte narratif. La pièce fut écrite pour la radio : elle constitue aujourd'hui une suite d'orchestre particulièrement évocatrice et flamboyante. La lecture dévoilant enfin une matière orchestrale passionnante, et une écriture puissante, décroche le **CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2025-2026**.

CRITIQUE CD, événement. Elsa BARRAINE (1910 – 1999) : le Fleuve rouge (1947), Symphonies n°1 et 2,...
Orchestre National de France, Cristian Macelaru (direction) – Enregistré en sept 2024, PARIS, Maison de la Radio – 1 cd Warner classics – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2025



critique concert

LIRE aussi notre critique du concert Symphonie n°2 d'Elsa Barraine par l'Orchestre de la Garde Républicaine / Invalides, le 6 fév 2025 :
<https://www.classiquenews.com/paris-invalides-le-26-fevrier-2025-elsa-barraine-symphonie-n2-henri-tomasi-requiem-pour-la-paix-orch-de-la-garde-republicaine-billard-direction/>

CRITIQUE, concert. PARIS. INVALIDES, Cathédrale Saint-Louis, le 6 février 2025. Elsa BARRAINE : Symphonie n°2. Henri TOMASI : Requiem pour la paix. Choeur universitaire de l'OCUP (Guillaume Connesson, chef de chœur), Orchestre de la Garde Républicaine, Sébastien Billard (direction)

ENTRETIEN avec Julien FAVREAU, directeur artistique du Béjart Ballet Lausanne, à propos de leur tournée en France (11 mars – 19 juillet 2026)

Ayant travaillé avec Maurice Béjart pendant plus de 10 ans, le danseur Julien Favreau est resté au sein de la compagnie lausannoise afin de transmettre ce qu'il a appris auprès du Fondateur et Chorégraphe. Un rôle majeur de passeur qu'il occupe en particulier depuis février 2024, lors de sa prise de fonction comme directeur artistique. A l'occasion de la tournée en France d'un

programme emblématique, Julien Favreau évoque l'héritage de Maurice Béjart.

Photo Julien Favreau © Anoush Abrar

CLASSIQUENEWS : Quels éléments de l'héritage de Maurice Béjart souhaitez-vous transmettre ?

Julien Favreau : Je souhaite mettre en avant ce que j'ai retenu de toutes les années où j'ai été danseur auprès de Maurice ; son langage universel, profondément humain, la générosité des spectacles qu'il a conçu où chaque danseur est conduit à se dépasser, à s'engager à fond. L'héritage de Maurice est très vaste ; il comprend des ballets pointus, d'autres plus populaires. Les œuvres que nous défendons à l'occasion de cette tournée à La Seine Musicale et dans les Zéniths / Arenas de France, permettent de mesurer la richesse et la variété de son œuvre (de Mozart et Wagner à Ravel et Pierre Henri). Le premier volet de ce triptyque » Béjart et nous » est un montage particulièrement emblématique qui rassemble plusieurs extraits de différents ballets parmi ses plus emblématiques. Je parle de la générosité des spectacles de Maurice car il aimait offrir à son public de grandes fresques chorégraphiques ; songez qu'au lieu des spectacles actuels qui durent 1h voire 1h20, Maurice concevait des ballets de plusieurs heures comme c'est le cas du Ring (5h) ou de La Flûte enchantée (3h) où il mêlait les écritures et les styles... Outre sa grande inventivité en terme de langage chorégraphique (ports, arabesques, dégagés, pointes...), Maurice Béjart a mis en avant l'interprète masculin qui jusque là était confiné à servir de faire valoir à la première danseuse. Maurice a offert aux danseurs quelques uns de ses plus grands rôles, qu'il s'agisse du Sacre du printemps ou de l'Oiseau de

feu...

CLASSIQUENEWS : Parlez-nous des pièces présentées lors de cette tournée en France...



Julien Favreau : Le spectacle de notre tournée dure à peu près 2h (avec entracte). Le premier volet « Béjart et nous » dure 1h et comprend plusieurs fragments de ballets connus dont le mérite aussi dévoile la très grande richesse des formes créées : ensembles, duos, solos... autant de figures

et de dispositifs qui mettent en lumière chacun des talents de notre compagnie. Béjart concevait lui aussi des montages de ses propres ballets pour des spectacles qu'il appelait « L'art du pas de deux ». Dans « Béjart et nous », il s'agit aussi d'un voyage à travers des cultures et des styles divers car Maurice fut un très grand voyageur, nourrissant son œuvre de l'apport de ses déplacements : j'enchaîne ainsi plusieurs pas de deux sur les musiques de Mozart, du Tchad, avant un tango argentin puis une valse viennoise...

En complément j'ai ajouté L'Oiseau de feu dans sa version originale (25 mn) et comme une apothéose, Boléro, pièce mythique de la Compagnie (15 mn) ; les spectateurs pourront retrouver le groupe des 18 danseurs sur la table rouge, chacun exprimant le rythme tandis que les 3 interprètes féminines incarnent la mélodie. Ce sont autant de pièces célèbres, d'une grande puissance poétique.

CLASSIQUENEWS : quel est votre rôle au sein de la Compagnie ?

Julien Favreau : Comme danseur, j'ai rejoint la Compagnie depuis 30 ans et ai travaillé 13 ans avec Maurice. Je ne suis pas pas chorégraphe et n'entends pas me réaliser dans la création. Mon travail consiste à programmer chaque saison, réaliser les castings, les auditions, veiller à entretenir la diffusion des ballets de Maurice sans pour autant devenir un musée. Il est essentiel de transmettre aux jeunes générations l'expérience que j'ai vécu aux côtés de Maurice. De partager ce qu'il m'a permis de découvrir à l'époque où j'étais danseur.

Il s'agit aussi de renouveler le répertoire dans la continuité de l'héritage légué par Maurice. Bédart a été moderne à son époque ; il est devenu un classique après avoir été un novateur. Donc il faut perpétuer l'audace et l'innovation aujourd'hui. Ce que nous faisons en invitant les chorégraphes les plus talentueux de la nouvelle génération. Ainsi le duo italien Riva&Repele qui présente pour la Compagnie leur ballet « Oskar », entre audace et sensibilité. Nous travaillons aussi avec Andonis Foniadakis, Julio Arozarena, Tony Fabre, Valentina Turcu, Alonso King, Giorgio Madia...

Fort d'un catalogue particulièrement riche (250 ballets écrits), Maurice Bédart aura marqué l'histoire de la danse, à travers les 60 ans d'un itinéraire exceptionnel, au sein des Ballets du XX^e siècle, puis à Lausanne. Il existe quantité de joyaux cachés, peu connus car peu représentés ; récemment nous avons pu redonné plusieurs ballets oubliés de Maurice tels « Mallarmé » (sur la musique de Boulez »), ou « Dionysos » et « Serait-ce la mort », deux perles jamais dansées depuis au moins 10 ans. Maurice ne cesse d'être une source d'inspiration pour les plus grands chorégraphes. C'est en diffusant toujours ses œuvres, en les questionnant que s'écrit la danse d'aujourd'hui et de demain.

Plus d'infos sur le site des Béjart Ballet Lausanne :
<https://www.bejart.ch/>

Agenda

Le BÉJART BALLET LAUSANNE en tournée en France

Du 11 mars au 19 juillet 2026

<https://www.bejart.ch/spectacle/france-2026/>

Béjart et nous, L'oiseau de feu, Boléro

La Seine Musicale, 11-15 mars 2026

Strasbourg, Zénith, 19 mars 2026

Reims, Arena, 21 mars

Bordeaux, Arkéa Arena, 26 mars

Nantes, Zénith, 28 et 29 mars

Toulouse, Zénith, 2 avril

Nice, Palais Nikaia, 4 avril

Nîmes, Arènes, 10 juillet

Vienne, Théâtre Antique, le 19 juillet

BÉJART BALLET LAUSANNE



**BOLÉRO
L'OISEAU DE FEU
BÉJART ET NOUS**